

L'arrivée de Carrasco interrompit ces réflexions. Ce bachelier était un petit homme de vingt-quatre ans à peu près, pâle, maigre, avec des yeux vifs, le nez épaté, la bouche grande, gai, malin, rempli d'esprit, et persifleur de son métier. En entrant chez don Quichotte, il se mit à genoux devant lui : Permettez, seigneur, dit-il, que je baise vos vaillantes mains, que j'honore, en votre personne, le plus brave, le plus renommé des chevaliers errants passés et futurs. Grâce soient à jamais rendues au savant Cid Hamet Benengeli, qui s'est chargé du glorieux travail d'écrire l'histoire de votre vie, et, par bonheur pour l'Espagne, a trouvé un traducteur digne de l'ouvrage et du héros ! Il est donc vrai, répondit don Quichotte en faisant relever Carrasco, que mes aventures sont imprimées ? S'il est vrai, seigneur ! Demandez-le au Portugal, à Valence, à Barcelonne, où plus de douze mille exemplaires sont déjà sortis de la presse : il s'en fait dans ce moment une édition à Anvers ; et j'ose vous présager que cet ouvrage sera traduit dans toutes les langues de l'Europe. Oui, je soutiens qu'avant peu l'on connaîtra partout le grand don Quichotte ; on citera comme des modèles son courage dans les dangers, sa constance dans les malheurs, et sa patience extrême dans les disgrâces.—Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur le bachelier, quelle est celle de mes actions qu'on paraît priser davantage ?—L'on n'est pas d'accord sur ce point ; les uns préfèrent l'aventure des moulins à vent, que votre seigneurie prit pour des géants ; les autres, celle des bénédictins.

Eh ! parle-t-on des valets de ces religieux, interrompit alors Sancho ?—Oui, oui, sans doute ; l'auteur n'a pas oublié un seul des coups que vous avez reçus dans cette circonstance.—Voilà une faute de votre auteur, il n'était pas nécessaire d'aller parler de cela. Non, cela n'était point nécessaire, ajouta don Quichotte ; il est de petits accessoires peu importants, et qui ne tiennent point au fond de l'action. Ah ! ceux-là, reprit Sancho, ne laissent pas de me tenir de près ; mais c'est égal. Je suis donc, monsieur Carrasco, un des principaux personnages de cette histoire-là ?—Vous êtes le second, monsieur Sancho ; et beaucoup de gens préfèrent de vous entendre parler aux récits les plus intéressants de l'ouvrage.—Je le crois ; ces gens ont bon goût ; et l'auteur n'a pas été sot de prendre garde à la manière dont il me fait parler ; car, s'il m'eût prêté quelque sottise, je vous réponds que cela ne se serait pas passé sans bruit. Je suis un vieux

chrétien, moi, et je ne badine pas avec les auteurs maures : je leur conseille de marcher droit.

D'après ce que vous dites, ajouta don Quichotte, je n'ai pas une grande idée de mon historien : je gagerais que c'est quelque babillard, sans talent, sans aucun esprit, qui aura farci son livre de platitudes et de niaiseries. Vous parlez, répondit le bachelier, comme les ennemis de l'auteur ; mais une réponse sans réplique, c'est le succès qu'il obtient. Les enfants, les jeunes gens, les hommes faits, les vieillards, ont tous un égal plaisir à lire l'histoire de don Quichotte : on se la prête, on se la vole, on se l'arrache ; elle est sur toutes les toilettes, dans toutes les antichambres. Enfin elle est si bien connue de toutes les classes de la société, qu'on ne peut voir passer un cheval maigre, sans dire aussitôt : Voilà Rossinante !

NOTICE SUR MOLIERE.

MOLIERE naquit à Paris, en 1620, et mourut en 1673.

“ Quel est le premier des grands hommes qui ont illustré mon règne ? ” demanda un jour Louis XIV à Racine. “ Sire, c'est Molière, ” répondit l'Euripide français.

“ Molière, le plus noble cœur, le plus noble esprit, le plus grand écrivain, le plus grand philosophe de la France au dix-septième siècle et du monde entier dans tous les temps ; Molière, d'une vie si belle, d'une intelligence si grande, d'une bienveillance si profonde ; Molière, le premier homme de lettres de la France, qui ait senti sa dignité, qui ait vécu et qui ait été riche avec son génie. Il est mort depuis cent soixante ans, et il est resté le plus jeune, le plus vivace et le plus vrai des grands écrivains de la France. ” — JULES JANIN.

“ Molière était d'un caractère doux et de mœurs pures : on raconte de lui beaucoup de traits de bonté. Il encourageait les talents naissants. Il n'était point envieux : quelques grands hommes l'ont été. Plus on connaît Molière, plus on l'aime ; plus on étudie Molière, plus on l'admire. ” — LAHARPE.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

COMÉDIE DE MOLIERE.

PERSONNAGES.

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.	COVIELLE, valet de Cléonte.
MADAME JOURDAIN.	UN MAÎTRE DE MUSIQUE.
LUCILE, fille de Monsieur Jourdain.	UN ÉLÈVE DU MAÎTRE DE MUSIQUE.
CLÉONTE, amant de Lucile.	UN MAÎTRE DE DANSE.
DORANTE, comte.	UN MAÎTRE D'ARMES.
NICOLE, servante de Monsieur Jourdain.	UN MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.
	DEUX LAQUAIS.

(La scène est à Paris, dans la maison de M. Jourdain.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. JOURDAIN, en robe de chambre ; LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE DE DANSE, L'ÉLÈVE du Maître de musique, DEUX LAQUAIS.

M. Jour. Hé bien, messieurs, qu'est-ce ? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie ?

Le maître de danse. Comment ! quelle petite drôlerie ?

M. Jour. Hé ! là... comment appelez-vous cela ? votre prologue ou dialogue de chansons et de danse ?

Le maître de danse. Ah ! ah !

Le maître de mus. Vous nous y voyez préparés.

M. Jour. Je vous ai fait un peu attendre ; mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité, et mon tailleur m'a envoyé de bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

Le maître de mus. Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. Jour. Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

Le maître de danse. Tout ce qu'il vous plaira.

M. Jour. Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

Le maître de mus. Nous n'en doutons point.

M. Jour. Je me suis fait faire cette robe-ci.

Le maître de danse. Elle est fort belle.

M. Jour. Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

Le maître de mus. Cela vous sied à merveille.

M. Jour. Laquais ! holà, mes deux laquais !

Premier laquais. Que voulez-vous, monsieur ?

M. Jour. Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (au maître de musique et au maître de danse.) Que dites-vous de mes livrées ?

Le maître de danse. Elles sont magnifiques.

M. Jour. Laquais !

Premier laquais. Monsieur.

M. Jour. L'autre laquais !

Second laquais. Monsieur.

M. Jour. (ôtant sa robe de chambre.) Tenez ma robe. (au maître de musique et au maître de danse.) Me trouvez-vous bien comme cela ?

Le maître de danse. Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. Jour. Voyons un peu votre affaire.

Le maître de mus. Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air (montrant son élève) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. Jour. Oui ; mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier ; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

Le maître de musique. Monsieur, ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement. (*Il chante.*)

M. Jour. Cette chanson me semble un peu lugubre ; elle endort.

Le maître de musique. Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. Jour. On m'en apprit un tout-à-fait joli il y a quelque temps. Attendez. . . là. . . Comment est-ce qu'il dit ?

Le maître de danse. Je ne sais.

M. Jour. Il y a du mouton dedans.

Le maître de danse. Du mouton ?

M. Jour. Oui. Ah ! (*Il chante.*)

Je croyais Jeanneton
Aussi douce que belle ;
Je croyais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas ! hélas ! elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli ?

Le maître de musique. Le plus joli du monde.

Le maître de danse. Et vous le chantez bien.

M. Jour. C'est sans avoir appris la musique.

Le maître de musique. Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse ; ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

Le maître de danse. Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. Jour. Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

Le maître de musique. Oui, monsieur.

M. Jour. Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car, outre le maître d'armes qui ne montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

Le maître de musique. La philosophie est quelque chose ; mais la musique, monsieur, la musique. . .

Le maître de danse. La musique et la danse. . . La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

Le maître de musique. Il n'y a rien qui soit si utile dans un état que la musique.

Le maître de danse. Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

Le maître de musique. Sans la musique un état ne peut subsister.

Le maître de danse. Sans la danse un homme ne saurait rien faire.

Le maître de musique. Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

Le maître de danse. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les fautes des grands capitaines, tout cela n'est venu que pour ne savoir pas danser.

M. Jour. Comment cela ?

Le maître de musique. La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

M. Jour. Cela est vrai.

Le maître de musique. Et si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

M. Jour. Vous avez raison.

Le maître de danse. Lorsqu'un homme a commis une faute dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un état, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

M. Jour. Oui, on dit cela.

Le maître de danse. Et faire un mauvais pas, peut-il précéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

M. Jour. Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

Le maître de danse. C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. Jour. Je comprends cela à cette heure.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. Jourdain, LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE DE DANSE,
UN LAQUAIS.

Le laqueux. Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. Jour. Dites-lui qu'il entre ici pour me donner leçon.

SCÈNE II.

Les mêmes ; UN MAÎTRE D'ARMES.

Le maître d'armes. (*après avoir pris deux fleurets de la main du laqueux, et en avoir présenté un à M. Jourdain.*) Allons,

monsieur, la révérence. Votre corps droit. Vos pieds sur une même ligne. Avancez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, monsieur, en garde. (*Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant, En garde.*)

M. Jour. Hé!

Le maître de mus. Vous faites des merveilles.

Le maître d'ar. Je vous l'ai déjà dit; tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses; à donner, et à ne point recevoir: et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

M. Jour. De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué?

Le maître d'ar. Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration?

M. Jour. Oui.

Le maître d'ar. Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres* nous devons être dans un état, et combien la science des armes l'emporte† hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

Le maître de danse. Tout beau! monsieur le tireur d'armes, ne parlez de la danse qu'avec respect.

Le maître de mus. Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

Le maître d'ar. Vous êtes de plaisantes gens de vouloir comparer vos sciences à la mienne!

Le maître de mus. Voyez un peu l'homme d'importance!

Le maître de danse. Voilà un plaisant animal!

Le maître d'ar. Mon petit maître à danser, je vous ferai danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferai chanter de la belle manière.

Le maître de danse. Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. Jour. (*au maître de danse.*) Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui sait tuer un homme par raison démonstrative.

* Le mot *autre* perd sa signification étant joint à *nous* ou à *vous*: nous autres, vous autres, ce sont des gallicismes. *We, the like of us, you, the like of you.*

† L'emporter, to carry it (the prize), that is to say: to surpass. † superior.

Le maître de danse. Je me moque de sa raison démonstrative.

Le maître d'ar. (*au maître de danse.*) Comment, petit impertinent!

M. Jour. Hé! mon maître d'armes!

Le maître de mus. Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. Jour. (*au maître de musique.*) De grâce! arrêtez vous.

SCÈNE III.

Les mêmes; UN MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

M. Jour. Holà, monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

Le maître de phil. Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, messieurs?

M. Jour. Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures et vouloir en venir aux mains.

Le maître de phil. Hé quoi! messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? Et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?

Le maître de danse. Comment, monsieur! il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse, que j'exerce, et la musique, dont il fait profession!

Le maître de phil. Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

Le maître d'arm. Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne!

Le maître de danse. Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

Le maître de mus. Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révéérée.

Le maître d'arm. Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

Le maître de phil. Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi

avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin.

PRÉCIS DU RESTE DE LA SCÈNE III.

Le maître d'armes, le maître de musique, et le maître de danse disent des injures au maître de philosophie ; celui-ci, plus patient et plus modéré en théorie qu'en pratique, se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups. M. Jourdain s'évertue en vain pour les apaiser, et ils sortent en se battant.

SCÈNE IV.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN.

Le maître de phil. (raccommodant son collet.) Venons à notre leçon.

M. Jour. Ah ! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

Le maître de phil. Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses ; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

M. Jour. Tout ce que je pourrai ; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences quand j'étais jeune.

Le maître de phil. Ce sentiment est raisonnable : *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute ?

M. Jour. Oui ; mais faites comme si je ne le savais pas : expliquez-moi ce que cela veut dire.

Le maître de phil. Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. Jour. Ce latin-là a raison.

Le maître de phil. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

M. Jour. Oh ! oui. Je sais lire et écrire.

Le maître de phil. Par où vous plaît-il que nous commençons ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

M. Jour. Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

Le maître de phil. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. Jour. Quelles sont-elles ces trois opérations de l'esprit ?

Le maître de phil. La première, la seconde, et la troisième.

M. Jour. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

Le maître de phil. Voulez-vous apprendre la morale ?

M. Jour. La morale ?

Le maître de phil. Oui.

M. Jour. Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale ?

Le maître de phil. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et . . .

M. Jour. Non, laissons cela : je suis extrêmement bilieux, et il n'y a morale qui tienne ; je veux me mettre en colère quand il m'en prend envie.

Le maître de phil. Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

M. Jour. Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique ?

Le maître de phil. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, et des animaux ; et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents, et les tourbillons.

M. Jour. Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

Le maître de phil. Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

M. Jour. Apprenez-moi l'orthographe.

Le maître de phil. Très volontiers.

M. Jour. Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

Le maître de phil. Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment la voix, et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. Jour. J'entends tout cela.

Le maître de phil. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche, A.



M. Jour. A, A. Oui.

Le maître de phil. La voix U se forme en allongeant les deux lèvres en dehors, comme si vous faisiez la moue, U.

M. Jour. U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U. Ah! les belles choses! les belles choses! Que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela! Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

Le maître de phil. Demain, nous verrons les autres lettres qui sont les consonnes.

M. Jour. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses que celles-ci?

Le maître de phil. Sans doute, et je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. Jour. Je vous en prie. Je souhaiterais aussi que vous m'aidassiez à écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber aux pieds d'une personne de grande qualité.

Le maître de phil. Fort bien.

M. Jour. Cela sera galant, oui?

Le maître de phil. Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. Jour. Non, non, point de vers.

Le maître de phil. Vous ne voulez que de la prose.

M. Jour. Non, je ne veux ni prose ni vers.

Le maître de phil. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. Jour. Pourquoi?

Le maître de phil. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. Jour. Il n'y a que la prose ou les vers?

Le maître de phil. Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. Jour. Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

Le maître de phil. De la prose.

M. Jour. Quoi! quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose?

Le maître de phil. Oui, monsieur.

M. Jour. Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

Le maître de phil. Je n'y manquerai pas.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. JOURDAIN, en habit de cour; MADAME JOURDAIN, NICOLE.

Mad. Jour. Ah! ah! voici une nouvelle histoire! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait habiller de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

M. Jour. Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Mad. Jour. Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure; et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. Jour. Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

Mad. Jour. Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison: on y entend toute la journée des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

Nic. Madame parle bien. Je ne saurais plus* voir mon ménage propre† avec cet attirail de gens‡ que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque sur les dents§ à frotter les planchers que vos beaux maîtres viennent croter régulièrement tous les jours.

M. Jour. Ouais! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé!

Mad. Jour. Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître de danse à l'âge que vous avez.

Nic. Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battements de pieds, ébranler toute la maison.

M. Jour. Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

Mad. Jour. Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes?

Nic. Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

* Ne saurais plus, *can no longer*.

† Mon ménage propre, *the house clean*.

‡ Attirail de gens, *gang*. § Sur les dents, *exhausted*.

M. Jour. Taisez-vous, vous dis-je ; vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Nic. J'ai encore oui dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui un maître de philosophie.

M. Jour. Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

Mad. Jour. Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison !

M. Jour. Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple (à *Madame Jourdain*), savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

Mad. Jour. Oui ; je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. Jour. Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

Mad. Jour. Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. Jour. Je ne parle pas de cela, vous dis-je ; je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Mad. Jour. Des chansons.

M. Jour. Hé ! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux ? le langage que nous parlons à cette heure ?

Mad. Jour. Hé bien ?

M. Jour. Comment est-ce que cela s'appelle ?

Mad. Jour. Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

M. Jour. C'est de la prose, ignorante.

Mad. Jour. De la prose ?

M. Jour. Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose. Heu, voilà ce que c'est que d'étudier ! (à *Nicole*.) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

Nic. Comment ?

M. Jour. Oui, qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

Nic. Quoi ?

M. Jour. Dis U, pour voir.

Nic. Hé bien, U.

M. Jour. Qu'est-ce que tu fais ?

Nic. Je dis U.

M. Jour. Oui ; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

Nic. Je fais ce que vous me dites.

M. Jour. Oh ! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors. U, vois-tu ? U ; je fais la moue, U.

Nic. Oui, cela est beau !

Mad. Jour. Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là ?

Nic. De quoi est-ce que tout cela guérit ?*

M. Jour. J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Mad. Jour. Allez, vous devriez envoyer promener† tous ces gens-là avec leurs fariboles. En vérité vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies ; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. Jour. Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement ; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Mad. Jour. Vraiment ! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles ! et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné.

M. Jour. Paix, songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout-à-fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais, et devant tout le monde il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Mad. Jour. Oui, il a des bontés pour vous et vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent.

M. Jour. Hé bien ! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

Mad. Jour. Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?

M. Jour. Des choses dont on serait étonné si on les savait.

Mad. Jour. Et quoi ?

M. Jour. Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

* De quoi est-ce que tout cela guérit ? *of what service is all that ?*

† Envoyer promener, *to send a packing.*

Mad. Jour. Oui, attendez-vous à cela.

M. Jour. Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

Mad. Jour. Oui, oui ; il ne manquera pas d'y faillir.

M. Jour. Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Mad. Jour. Chansons.

M. Jour. Ouais ! vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

Mad. Jour. Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

M. Jour. Taisez-vous. Le voici.

Mad. Jour. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt.

M. Jour. Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE II.

DORANTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

Dor. Mon cher ami monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

M. Jour. Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

Dor. Et madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

Mad. Jour. Madame Jourdain se porte comme elle peut.

Dor. Comment, monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde.

M. Jour. Vous voyez.

Dor. Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit ; nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

M. Jour. Hai, hai.

Dor. Tournez-vous. Cela est tout-à-fait galant.

Mad. Jour. (à part.) Oui, aussi sot par derrière que par devant.

Dor. Ma foi, monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du roi.

M. Jour. Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. (à madame Jourdain.) Dans la chambre du roi !

Dor. Allons, mettez.

M. Jour. Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

Dor. Mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. Jour. Monsieur. . .

Dor. Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain ; vous êtes mon ami.

M. Jour. Monsieur, je suis votre serviteur.

Dor. Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. Jour. (se couvrant.) J'aime mieux être incivil qu'importun.

Dor. Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

Mad. Jour. (à part.) Oui, nous ne le savons que trop.

Dor. Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions ; et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

M. Jour. Monsieur, vous vous moquez.

Dor. Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

M. Jour. Je n'en doute point, monsieur.

Dor. Je veux sortir d'affaires avec vous ; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. Jour. (bas, à madame Jourdain.) Hé bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme.

Dor. Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

M. Jour. (bas, à madame Jourdain.) Je vous le disais bien.

Dor. Voyons un peu ce que je vous dois.

M. Jour. (bas, à madame Jourdain.) Vous voilà avec vos soupçons ridicules !

Dor. Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

M. Jour. Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

Dor. Cela est vrai.

M. Jour. Une autre fois, cent vingt.

Dor. Oui.

M. Jour. Une autre fois, cent quarante.

Dor. Vous avez raison.

M. Jour. Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

Dor. Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. Jour. Mille huit cent trente-deux livres à votre plu-massier.

Dor. Justement.

M. Jour. Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.